

Y a-t-il encore
une différence sexuée ?

Jean Marie Forget

Y a-t-il encore une différence sexuée ?

 érès

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3994-1
Première édition © Éditions érès 2014
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION	7
LA SEXUALITÉ ET LES POSITIONS SEXUÉES	15
Parler génère des places distinctes	21
<i>La perte et le manque</i>	21
<i>La parole, pas sans la structure langagière</i>	27
<i>La parole et le genre</i>	31
L'accès à la parole	32
DEUX MANIFESTATIONS SYMPTOMATIQUES	
DU CÔTÉ HOMME	37
Quelle autorité pour l'affirmation ?	37
Le recours à l'autorité d'une affirmation... bien tempérée	41
L'inconséquence subjective	44
Deux approches de la parole, ou l'inconséquence et la véhémence	46
LE CÔTÉ FEMME	49
Le démenti et la double négation	50
L'altérité féminine chez la mère	52
L'affirmation et la double négation	55
La double négation est une opération du langage	56

Y A-T-IL ENCORE UNE DIFFÉRENCE SEXUÉE ?

La double négation.....	58
La double négation et le démenti dans la sexualité..	59
Deux rapports successifs à l'Autre comme lieu du langage.....	60
Le franchissement du côté de la parole.....	62
<i>Deux enjeux intriqués</i>	62
<i>L'inscription grammaticale du fantasme</i>	63
<i>La position d'homme est corrélée à un franchissement</i>	67
L'opération de la métaphore remise sans cesse sur le métier.....	68
<i>Les temps logiques de la métaphore</i>	68
<i>Le désamorçage de la métaphore</i>	70
<i>Une opération toujours à l'œuvre pour le garçon</i>	71
<i>La division de la parole et la sexualité</i>	72
Deux temps et deux écarts : y a-t-il un maître, y a-t-il un mètre ?.....	72
<i>Deux temps</i>	72
<i>Deux écarts</i>	73
L'impossible du côté homme.....	75
Les écritures logiques des formules de la sexuaton...	82
<i>L'écriture de l'universel</i>	82
<i>La position d'exception</i>	82
<i>Des lectures différentes</i>	84
<i>Les éclairages apportés à la clinique</i>	88
<i>La différence sexuelle</i>	91
 LA POSITION FÉMININE.....	 93
Une différence radicale.....	93
Les difficultés de la féminité dans le monde actuel..	95
<i>Quêtes féminines</i>	95
<i>Être femme parce que mère ?</i>	96
<i>L'échec comme symptôme d'une féminité qui n'arrive pas à s'affirmer</i>	100

TABLE DES MATIÈRES

La position féminine et la structure langagière.....	102
<i>Le temps de l'inscription et le temps de la lecture</i>	106
<i>La lecture de la structure ou l'impératif du scénario ?</i>	110
<i>L'inscription grammaticale est un instrument</i>	112
Les jouissances féminines.....	113
Une femme comme être de langage.....	116
La diplopie et le tiraillement féminin.....	120
Un écartèlement féminin.....	122
À chacun son impossible.....	124
Une jouissance supplémentaire.....	131
 LES MANIFESTATIONS CONTEMPORAINES	
DE LA FÉMINITÉ.....	137
Être femme parce que mère ?.....	138
<i>Le syllogisme de la maternité</i>	138
<i>Le commandement de la lettre</i>	141
Le désir d'enfant.....	143
<i>Les coordonnées du semblant</i>	144
<i>Le semblant et l'enfant</i>	147
<i>Le travail de deuil chez une femme</i>	154
<i>Une position subjective féminine, pas à pas</i>	157
<i>La subjectivité féminine est un travail d'artisan</i>	158
<i>Une femme fait parler l'être parlant</i>	163
<i>Un désir ou un fantasme d'enfant ?</i>	166
Des échecs incongrus comme symptôme d'une féminité.....	167
<i>Les échecs incongrus</i>	167
<i>Le psychanalyste et l'affirmation</i>	169
 CONCLUSION.....	 173

Introduction

La sexualité envahit l'espace social actuel. Que ce soit par les médias, par les télérealités de tous ordres, par les confusions dans la vie politique entre l'espace privé et l'espace public, ou par les révélations des frasques d'hommes de pouvoir. Les relations sexuelles semblent être aujourd'hui des préliminaires à toute rencontre sexuée, même celles qui se révèlent sans lendemain. Il y a de nombreuses raisons à cela.

La « libération sexuelle » des années 1970, en réaction au conformisme d'alors, a eu comme visée de changer les rapports homme/femme, qu'elle a considérablement modifiés, afin de faire une place aux femmes et de reconnaître leurs responsabilités et leurs apports. L'influence de la psychanalyse est incontestable dans ce changement puisqu'elle révélait l'enjeu sexuel inconscient qui s'immisce dans les actes du quotidien. Son assimilation est désormais implicite, même si cette discipline est parfois ouvertement décriée, comme en témoigne la vérité qui est reconnue aux lapsus et aux actes manqués de tout un chacun. Aujourd'hui la sexualité ne semble plus être un champ de subversion comme elle pouvait l'être au temps d'un puritanisme des mœurs. Elle ne semble plus choquer. Ce ne sont que les cas extrêmes de faits divers de pédophilie, de sadisme, de viols, voire de crimes passionnels qui suscitent encore des réactions de révolte, de dégoût et d'horreur, à l'égard d'une sexualité considérée alors comme inhumaine.

Pourtant, on constate dans le même temps que chacun des acteurs de la sexualité se révèle en difficulté, de manière manifeste ou voilée, pour percevoir les caractéristiques de son identité et de l'organisation sa relation avec l'autre sexué. C'est bien le signe que l'identité ne saurait se confondre avec la sexualité agie. On le repère dans le rapport intime à l'autre, passé le temps d'une relation sexuelle. On le retrouve dans les liens professionnels mettant aujourd'hui communément en relation des hommes et des femmes, comme dans la vie sociale et familiale. À défaut de références rigoureuses, la différence sexuée deviendrait une affaire toute relative dont les caractéristiques réduites aux « genres » pourraient être l'objet d'un enseignement. Au sein de la famille la différence sexuée de père ou de mère serait réduite au terme de « parentalité ». Cette dénomination est sans doute l'aboutissement de tâtonnements successifs pour se libérer de siècles de patriarcat où régnait une hégémonie masculine, puis pour éviter que les enfants deviennent des objets de rapt par les mères et par le sérail féminin, et qu'ils soient coupés des liens à leur père. Mais le discours actuel ne risque-t-il pas de gommer la différence sexuée des parents, qui est la base d'identification de leur progéniture ? Et la « parentalité » peut-elle devenir un objet d'enseignement, réduisant la responsabilité des parents à un savoir constitué, comme un savoir scolaire ?

Pour essayer d'y voir plus clair sur ces questions, nous bénéficions d'un abord qui n'est pas le fait d'un a priori idéologique, philosophique, ni religieux. Il tient à l'enseignement que nous pouvons tirer des modes d'expression de la souffrance de ceux qui viennent demander de l'aide au psychanalyste.

Les souffrances ne se révèlent pas seulement dans des pathologies avérées ou des névroses bien déterminées, elles peuvent se rencontrer de façon plus commune. Nous remarquons le caractère souvent indéfinissable de certaines manifestations qui révèlent l'impossibilité pour certaines personnes venant en consultation de faire reconnaître la spécificité de leur identité par la parole. Elles échouent à s'affirmer, à se

faire entendre ou à pouvoir compter sur une parole fiable pour elle-même comme dans leurs rapports aux autres.

Du côté homme les manifestations se jouent entre deux extrêmes : l'un est la difficulté à faire entendre un discours affirmatif. Il peut être décrié s'il semble autoritaire, il est mis en doute s'il semble trop pertinent, mais il est dénoncé comme défaillant s'il est trop nuancé. L'autre extrême se présente quand l'initiative d'un homme court-circuite la parole, quand elle est « sans parole ». Il s'agit par exemple des agirs sexuels qui s'exhibent comme des décharges sans freins, ou des cas où les hommes se murent dans un silence insupportable pour les autres.

Pour les femmes, les difficultés manifestes à se faire reconnaître et respecter dans la vie sociale, à pouvoir compter sur la parole d'un homme n'ont pas disparu. L'évolution des droits des femmes et le changement de leur condition n'ont pas annulé ces tensions au sein du couple, de la famille et dans la vie collective, loin s'en faut. C'est plutôt qu'a surgi la nécessité d'une reconnaissance nouvelle et spécifique, notamment dans la cellule familiale. Les manifestations de ces exigences nouvelles ont pu prendre des expressions parfois inédites voire insolites. Certaines semblent difficiles à comprendre, nous en relèverons deux : d'une part, nous constatons l'insistance des interruptions volontaires de grossesse (IVG) en dépit de la diffusion des informations sur la contraception et du long combat que les femmes ont pu mener pour tenter de contrôler les naissances. Or, le risque de grossesse qui revient ainsi au premier plan semble incongru puisque la contraception vise au contraire à permettre aux femmes comme aux couples de dissocier la sexualité de la procréation. D'autre part nous rencontrons des échecs de jeunes filles ou de jeunes femmes qui surviennent parfois de manière inopinée dans un parcours social brillant jusqu'alors, mené dans le fil d'une politique de parité. Ces manifestations symptomatiques se situent à des points d'articulation délicats, les unes entre la sexualité féminine et la maternité, les autres entre la féminité et la mise en

jeu de la parité dans la vie sociale. Je ne reviens pas dans ce travail sur les questions suscitées par l'anorexie mentale, que j'ai déjà abordées dans mon travail sur les pulsions¹. C'est une autre manifestation de la quête de la fiabilité de la parole qui se rabat alors sur l'alimentation.

Nous pouvons considérer ces manifestations insistantes, pour qui veut bien leur prêter attention, comme des symptômes du monde actuel, sans pour autant qu'elles aient été forcément inexistantes auparavant. Elles révèlent les difficultés pour un homme, comme pour une femme, à trouver une forme de reconnaissance de son identité par la parole, qui est la spécificité de l'être humain, puisque ce sont bien souvent des mises en acte inappropriées qui se substituent à celle-ci (échecs, troubles alimentaires, troubles sexuels, grossesses...).

Le fil de ce travail, qui s'appuie sur ce que nous a enseigné notre pratique psychanalytique, rapporte les positions sexuées de chacun, homme et femme, à la consistance de sa parole. Nous nous trouvons alors dans une évaluation complexe. Car l'usage de la parole a deux enjeux :

– Le premier est un enjeu de fond : l'enfant humain est dans une dépendance vitale à l'égard de la mère et de l'adulte. En comparaison avec les nouveau-nés d'autres espèces, il est prématuré, ce qui le prédispose à chercher dans le champ du langage dans lequel il est plongé, comme dans la trame d'un filet, des prises lui permettant de pouvoir différer une autonomie qui lui fait initialement défaut. Du fait de sa dépendance vitale, il cherche par les balbutiements de sa parole un appui dans l'autre. En balbutiant un appel, puis une demande, il découvre les outils langagiers à sa portée mais il renonce alors à un rapport direct à l'objet dont il pourrait espérer un soulagement à ses tensions. Ce ratage et cette perte initiale le précipitent par la parole dans la quête incessante d'un objet désormais insaisissable. C'est en cela que toute parole et toute affirmation sont fondamentalement la demande d'un objet

1. J. M. Forget, *Les enjeux des pulsions*, Toulouse, érès, 2011.

insaisissable. Et qu'une parole qui se voudrait autosuffisante laisse de côté cette vulnérabilité de base.

– Le second enjeu de la parole est un enjeu de forme. Ce vécu de perte et la quête qu'il suscite se représentent progressivement sous la forme d'un manque, que chaque enfant peut aborder d'une manière différente dans une position de garçon ou de fille, plus tard d'homme ou de femme. Et c'est ce manque que le sujet formule en parole. La parole lui sert alors d'instrument pour dire ce qui lui manque, alors que c'est le fait même de parler qui cause ce manque. La relation sexuée, et pas seulement sexuelle, est une modalité par laquelle chaque humain tente de tenir compte, par un manque qui suscite un élan vers l'autre, d'une perte inhérente au fait qu'il parle.

La parole a ainsi deux versants pour chacun : celui de l'affirmation de son identité d'humain, et celui de la recherche chez l'autre, différent sexuellement, ce qui lui manque. Si cet enjeu est double, le partager avec un autre ou une autre de sexe différent, qui traite donc différemment cet enjeu, rend encore plus complexes les échanges de paroles homme/femme.

La différence sexuée suscite une découverte, souvent éprouvante, de ce que l'autre homme ou femme représente une altérité radicale. Réaliser cette altérité n'est qu'un détour pour prendre conscience de ce que l'identité intime de chacun lui est aussi étrangère en propre, puisqu'il peut constater que ce qui oriente ses choix lui échappe toujours en partie.

Si nous sommes habitués aux difficultés d'entente au sein des relations sexuées entre hommes et femmes, il est important de pouvoir considérer qu'elles ne sont pas simplement liées à la mauvaise volonté de l'un ou de l'autre. Il s'agit d'une véritable expérience pour chacun de reconnaître l'autre comme radicalement différent et de pouvoir se reconnaître soi-même différent de la représentation qu'on peut avoir de soi-même.

Dans le contexte social de son époque, Freud a mis en évidence de manière lumineuse le lien entre des impasses que rencontrent les hommes et les femmes, et ce qui les anime en leur for intérieur et qui correspond à une sexualité réprimée.

Le terme de sexualité a pris dès lors une acception beaucoup plus large que celle qui était communément admise. Freud a courageusement soutenu cette découverte malgré l'animosité qu'elle a pu lui valoir, vu le statut de la sexualité en son temps. Grâce à cette avancée fondamentale, Freud a identifié la structure et les mécanismes qui président aux manifestations de souffrance spécifiques des différentes névroses que sont l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la phobie. Il a aussi éclairé plusieurs zones d'ombre du fonctionnement de la psyché. Dans ce sillage, Lacan s'est efforcé de préciser les difficultés de chacun à assumer la responsabilité de ce qui l'anime intérieurement comme de ce qui anime sa relation aux autres, notamment à ceux d'un sexe différent. Il a insisté sur la manière dont ces manifestations se rapportent à la façon dont le sujet s'exprime en parole. C'est-à-dire qu'il a cherché les correspondances entre le type de parole d'un sujet, sa manière de prendre la parole comme homme ou comme femme, et les difficultés qu'il peut rencontrer pour se réaliser dans la vie affective, sociale et professionnelle. Et il a ainsi mis en évidence qu'un homme et qu'une femme ne parlent pas du tout de la même manière. Avec deux conséquences :

- l'une est que s'ils ne prêtent pas attention à ce que leurs langues sont différentes et nécessitent une sorte de traduction, ils ne peuvent pas s'entendre. C'est ce qu'il a résumé d'une formule un peu abrupte et même provoquante : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Nous reviendrons dans ce travail sur cette affirmation, mais nous pouvons préciser d'emblée que le terme de rapport a ici une acception particulière liée à la logique, qui est une discipline à laquelle Lacan emprunte certains outils qu'il adapte à sa démarche ;
- l'autre est qu'en tenant compte de ce que la clef de la langue de l'autre est différente de la sienne propre, il est possible à chacun d'en tirer profit pour chercher une tonalité qui permette une forme de reconnaissance de cette altérité et de ce qui anime l'un et l'autre.

Nous allons différencier les enjeux des positions sexuées et souligner leurs intrications. Nous distinguerons soigneu-

sement les deux dimensions qui sont souvent confondues du côté homme où, si la parole a la particularité d'être en fait une demande, elle est toujours revêtue d'une connotation sexuelle, au sens donné par la psychanalyse. De même, nous pourrions identifier toutes les conséquences pour une femme d'être intimement familière de la rigueur du langage, en précisant les conditions initiales qu'elle a pu rencontrer pour saisir sa place de fille. Nous distinguerons ainsi le temps de la mise en place de ces positions sexuées dans l'enfance pour le garçon comme pour la fille, et le temps de la mise en jeu de l'identité sexuée de chacun des deux, dans le lien à l'autre. En cela nous pourrions nous rapporter aux outils que nous a proposés Lacan à ce qu'il a nommé « les formules de la sexualité », en cherchant à se servir de la logique pour aborder ce sujet, comme nous l'avons souligné plus haut. Nous distinguerons ainsi des temps logiques différents dont l'identification est d'autant plus importante que la place d'homme ou de femme est délicate à trouver, entre le positionnement de garçon ou de fille dans l'enfance, la prise en compte de cette place à la puberté et sa mise en jeu dans le rapport à une femme ou à un homme à l'âge adulte. Dans les approfondissements que nous permettra ce parcours, nous pourrions préciser l'enjeu du désir ou du fantasme dans leurs acceptions psychanalytiques. La question délicate du fantasme féminin retiendra notre attention. Dans ce sillage, nous pourrions tenter de préciser l'enjeu du désir ou du fantasme d'enfant chez une femme.

Nous allons rencontrer dans ce travail deux difficultés liées à l'enjeu même de la parole.

La première correspond à la nécessité de trouver le ton juste pour présenter les hypothèses auxquelles nous amène la clinique psychanalytique. Car si nous voulons progresser à partir d'affirmations successives, nous allons nous garder de les justifier en permanence à l'égard des objections et des défenses que suscite l'autorité de toute affirmation, dont nous venons d'évoquer les automatismes. Cette démarche s'inscrit dans une tradition freudienne puisque le fondateur de notre

discipline est parti de ses constatations de clinicien pour aboutir à ses découvertes sur le fonctionnement de la psyché, aussi bien dans les cas pathologiques que dans ce qu'il a dénommé « la psychopathologie de la vie quotidienne ». Cela permettra à cet ouvrage d'être un outil de travail utile lors d'échanges interdisciplinaires sur les questions de la sexualité susceptibles d'enrichir cette réflexion. Dans ce sens, le fil de ces lignes s'efforcera d'être le plus accessible possible.

La seconde difficulté correspond aux enjeux intriqués de la parole. Nous savons déjà que traiter de la structure de la parole et du langage est une démarche difficile, car nous sommes contraints de manier l'outil même que nous étudions, avec ses limites. Lacan formulait à ce titre qu'il n'y a pas de « métalangage ». Approfondir le domaine de la différence sexuée qui est un mode d'expression de la parole et du langage rencontre le même genre de difficulté et nous amène à affirmer qu'« il n'y a pas de métasexuel ».

Or si les positions sexuées sont liées à la structure de la parole et du langage, leurs assises sont éminemment précaires pour ces raisons structurelles. À cela s'ajoutent des éléments conjoncturels dans un monde où la labilité des repères symboliques met en avant des discours inconséquents, où les propos courants ne tiennent pas compte de la restriction de jouissance nécessaire à la vie sociale. Les places d'homme et de femme manquent de références et leurs problématiques tendent à se confondre.

L'intérêt de ce parcours est de mettre en évidence la façon dont les manifestations symptomatiques actuelles continuent de révéler que la subversion est toujours à l'œuvre dans la sexualité malgré les apparences, et que l'altérité radicale du sujet à l'égard de lui-même y insiste, à condition de lui permettre d'en tenir compte, comme de tenir compte de l'altérité de l'autre.

La sexualité et les positions sexuées

La différence sexuée pose très vite à l'enfant des exigences qui présentent deux quêtes différentes. Il y a celle de ses interrogations sur ses origines, qui se présentent à lui comme une énigme. Elles portent sur le désir sexué dont il est le fruit et sur la différence sexuée des parents. « D'où est-ce que je viens ? », « Qu'y avait-il avant ? » Les théorisations que l'enfant élabore progressivement sont des constructions qui tentent de répondre à ses interrogations sur le désir et la différence sexuée des parents. Ce sont là les ébauches de sa pensée pour rendre compte de ce qui lui échappe initialement. L'autre quête de l'enfant correspond à ce qui lui permet de saisir sa position sexuée de garçon ou de fille par rapport à l'identité sexuée de son père et de sa mère.

Freud a mis en évidence l'importance de ce qu'il a appelé « la sexualité infantile » dans la constitution de l'identité de chacun. Il a découvert que les manifestations symptomatiques névrotiques de l'adulte, notamment les manifestations du corps de l'hystérique, révélaient « une sexualité » et une identité sexuée réprimée et logée dans cette zone de la psyché dénommée inconscient, en désaccord avec ses principes moraux. Ses travaux ont introduit un traitement spécifique des névroses hystériques, phobiques et obsessionnelles en permettant au sujet de trouver les caractéristiques de son identité jusqu'alors réprimée, en suivant le fil de ses associations

d'idées spécifiques. Cette « association libre » d'idées, exprimée lors de séances thérapeutiques, est à la base du travail de la cure psychanalytique. Freud a ainsi mis en évidence comment les articulations du langage inscrites dans l'inconscient de chacun témoignent de son identité en fonction de sa propre histoire, et de ce qui a pu permettre, ou non, la mise en jeu de sa position sexuée.

Freud a laissé ouvertes certaines questions qu'il nous a léguées, en même temps que ses découvertes. Nous pouvons en rappeler ici les grandes lignes, sans trop nous y attarder car ce n'est pas directement le but de ce travail, et d'autres en ont déjà très bien rendu compte¹. Il est sûr qu'en résumant ces questions pour introduire le présent travail, je passe à grands traits sur les tâtonnements successifs et les remises en cause incessantes de ses recherches.

Il a proposé des repères concernant la sexualité d'homme avec une grande assurance, en révélant un levier essentiel de la construction de l'identité du garçon, qui est l'angoisse de castration. Il s'agit de la crainte de perdre un organe dont l'érection et la détumescence révèlent que le désir sexuel échappe à l'enfant qui en est porteur. Il ne sait trop qu'en faire, et cette émergence suscite chez lui de l'angoisse. Aussi est-ce pour lui une sorte de soulagement de se confronter à un interdit qui le contraint à différer sa recherche de satisfaction. Cette crainte qui concerne l'intimité de son corps tempère le désir qui l'anime à l'égard de sa mère, alors qu'elle est la femme du père et qu'à ce titre elle lui est interdite. Son renoncement à une sexualité qui n'est pas de son âge, et qui ne peut en aucun cas concerner l'objet maternel, préserve son amour-propre, le rassure de la crainte de cette menace et lui permet de prendre acte de sa place dans une génération diffé-

1. S. André, *Que veut une femme ?*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1995 ; G. Pommier, *L'ordre sexuel*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1995 ; M. Safouan, *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*, Paris, Odile Jacob, 2009.

rente de celle de ses parents. Il résout ainsi ce que Freud présentait comme le complexe d'Œdipe. Mais ce renoncement à l'immédiateté de la sexualité et à l'objet maternel est associé pour lui à la constitution du scénario imaginaire d'un fantasme. Celui-ci représente d'une manière qui lui est personnelle son lien à l'objet de son excitation et de son désir, réduit à certaines de ses caractéristiques. Cette construction intime qu'est le fantasme offre au sujet le cadre futur de la réalisation d'un désir sexuel. Freud propose ainsi que « la castration symbolique » soit le levier qui permet à un homme son efficience sexuelle comme son efficience dans la vie sociale. En renonçant à être dans la quête immédiate de la jouissance de la mère, dans les deux sens du terme, le sujet consent à se représenter ce que peut être l'objet de son désir, pour plus tard. Et pour le névrosé, c'est-à-dire le sujet qui a des difficultés avec cette « castration symbolique », la perspective d'une psychanalyse vise à s'approprier une telle représentation, dans la conquête d'une liberté sur l'influence exercée jusqu'alors par l'attrait de la sexualité du couple de ses parents, dont il aurait voulu rester partie prenante.

Bien entendu, le « fantasme » dont il s'agit ici et qui permet à l'enfant la représentation de l'objet du désir lui reste inconscient puisqu'il est lui interdit, et qu'il a renoncé à l'immédiateté d'une satisfaction. Cette construction du fantasme ne se confond pas avec ce que signifie le terme de « fantasme » dans le langage courant, et qui correspond à la superposition d'un scénario approximatif auquel la conscience offre l'accès.

De même, l'élan de la sexualité ne saurait se confondre du côté homme avec la seule efficience de l'organe sexuel masculin, et le *phallus*, en tant que concept de la psychanalyse qui représente ce qui anime le désir d'un homme, ne saurait en aucun cas se réduire au pénis ; le phallus représente la représentation refoulée de la sexualité infantile à laquelle le sujet a renoncé et, de ce fait, le phallus dont nous traitons ici est voilé, comme le fantasme inconscient qui le représente.

Pour ce qui est de la petite fille et de la femme, Freud fait l'hypothèse d'un refoulement initial analogue et d'une *bisexualité*² initiale, qu'il illustre en se référant au mythe d'Aristophane rapporté par Platon dans le Banquet³ et à une androgénie mythique antérieure⁴. « Zeus coupa les androgynes en deux [...] cette division étant faite, chaque moitié désirait s'unir à son autre moitié. Lorsqu'elles se rencontraient, elles s'enlaçaient de leurs bras et s'étreignaient si fort que, dans le désir de se refondre, elles se laissaient ainsi mourir de faim et d'inertie, car elles ne voulaient rien l'une sans l'autre entreprendre⁵. » La fille n'est pas concernée au même titre que le garçon par l'enjeu d'une castration imaginaire ni par la crainte de celle-ci car elle n'a pas de pénis. Par contre, engagée dans l'identification à sa mère comme femme, elle se confronte à la castration de celle-ci, à ce qui lui manque et qu'elle cherche alors chez le père. Il en résulte une dévalorisation imaginaire de la mère, un ressentiment à l'égard de celle qui serait responsable de son propre manque comme de celui de sa fille, et une envie à l'égard du père, qui aurait ce qui lui manque à elle. Une fille exerce ainsi un double déplacement dans la mise en place de sa féminité : elle change d'objet d'amour, elle abandonne l'attachement initial à la mère et s'éveille en elle l'attrait à l'égard du père en espérant obtenir de lui ce qui manque à la mère. Elle change aussi de sexe de son objet d'amour puisque, initialement, la petite fille se trouvait dans la même attitude que le garçon à l'égard de la mère, notamment du fait de l'intimité des soins maternels. La féminité se constitue ainsi, paradoxalement, dans la quête par la petite fille de ce qui est censé manquer à la

2. Là encore, le terme de bisexualité concerne les origines de la psyché et de sa constitution et ne correspond pas à la sexualité agie plus tard.

3. Platon, *Le banquet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1997.

4. S. Freud, « Au-delà du principe du plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1971, p. 7-81.

5. Platon, *op. cit.*

mère, qui était pour elle la première figure d'identification. La représentation de ce qui assurerait à la fille son identité féminine fait défaut.

De ce fait, Freud rencontre deux embarras :

– l'un est lié à son hypothèse d'un temps initial de la sexualité identique chez la fille comme chez le garçon. Il considère celle-ci comme une sexualité mâle, il la désigne de ce terme, et il propose une équivalence entre les représentations des marques d'identité sexuée. Le clitoris serait chargé chez la fille d'une valeur équivalente au pénis chez le garçon. Il justifie cette équivalence en supposant que la fille ignore le vagin comme un organe génital. Ces hypothèses seront mises en cause ultérieurement et amèneront des développements complémentaires. La supposition d'un destin initial commun est suggérée à Freud par l'hystérique et sa revendication incessante qu'il interprète comme une « envie du pénis », et qui correspond au refoulement d'une sexualité mâle chez la fille. Elle ne présente cependant pas de spécificité pouvant nous éclairer sur la singularité féminine ; d'ailleurs les places respectives du clitoris et du vagin seront abordées déjà autrement par les psychanalystes femmes de l'entourage de Freud, puis par ses élèves. Il serait trop long de reprendre ici l'ensemble des travaux ultérieurs qui ont déjà été présentés de manière soigneuse et rigoureuse, notamment dans les travaux de S. André⁶ ;

– l'autre embarras correspond à ce que Freud reste attaché à cette notion de l'envie du pénis, le *penis-neid* ; et il considère même que c'est le roc sur lequel buterait toute cure psychanalytique chez une femme. Nous trouvons là une des limites de l'apport freudien, qui est celle de rester dans la perspective selon laquelle la féminité serait dans une sorte de symétrie de ce qui se joue pour un homme. C'est, là aussi, un développement qui sera remis en cause et qui suscitera,

6. S. André, *op. cit.*

comme nous l'examinerons, l'insistance de Lacan sur la dissymétrie masculin-féminin.

Pour aborder la différence sexuée, et rendre compte de l'axe qu'il veut central dans la sexualité, Freud avance qu'il n'y a qu'« une libido ». Cette référence renvoie bien entendu à une prédominance du phallus et non de l'organe pénien. La prédominance pour Freud de la libido phallique vient de son travail sur la sexualité infantile, où il découvre que la castration représente un enjeu imaginaire majeur aussi bien pour celui qui possède anatomiquement un organe pénien que pour celle qui estime en avoir été dépourvue, même si c'est tout autrement. Mais cette formulation révèle aussi les difficultés rencontrées pour aborder les questions de la sexualité que j'ai évoquées précédemment. Travailler sur la sexualité par la parole ne doit pas nous faire oublier que ce recours à la parole est aussi la manière pour chacun de tenir compte de sa position sexuée. Ainsi pour Freud, comme homme, pris dans sa condition d'homme, la libido phallique semble primer. Il reste tributaire de sa logique propre pour aborder la spécificité par laquelle une femme tente de rendre compte de l'altérité. Il a d'ailleurs l'honnêteté intellectuelle de reconnaître qu'il rencontre dans la spécificité féminine un problème épineux qui le laisse démuné. Mais il encourt le risque de ne pas tenir compte des modalités par lesquelles l'altérité peut se manifester tout autrement, du côté femme. C'est une illustration de ce que j'ai déjà mentionné, en proposant qu'« il n'y a pas de métasexuel ».

Pour comprendre « Que veut une femme⁷ ? », Freud propose successivement de répartir ainsi les caractéristiques du côté homme et du côté femme : l'activité en regard de la passivité, le désir d'objet en regard de la satisfaction narcissique, enfin, un désir structuré par la castration symbolique

7. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 150-181.